

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 9

Artikel: Grands magasins
Autor: Illiers, Jeanne D'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190927>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Non, reprit le barbier ; elle est inculte, broussailleuse, désordonnée ; elle ne convient pas à un législateur, homme d'ordre avant tout. Il faut qu'elle soit corrigée de quelques coups de ciseaux habilement donnés à droite et à gauche.

— N'est-ce que cela ? demanda Marius Carragoul, subitement rasséréné ; émondez-la donc un peu, mon ami, je vous en prie ; vous savez mieux que moi...

Et docilement il s'assit sur le siège. En deux temps et trois mouvements, avec ses meilleurs ciseaux, le perruquier corrigea, comme il l'avait dit, la barbe du candidat. Oh ! il n'en coupa pas long ; il la régularisa simplement, cette barbe que le fer n'avait jamais touchée.

L'opération terminée, le candidat se retira, assuré d'avoir gagné la protection du premier perruquier de la ville ; mais, lorsqu'il jeta un coup d'œil dans la glace, en franchissant le seuil de la porte, il sentit une légère inquiétude germer dans son esprit ; il crut remarquer que sa physionomie avait perdu son allure de fière indépendance.

— Bah ! se dit-il en matière de consolation, cela repoussera. Dans un mois, il n'y paraîtra plus !

Il n'eut pas d'ailleurs le temps de réfléchir plus longtemps ; il arrivait à la porte du second barbier. Il entra, débita son boniment, fut cordialement accueilli, et reçut la promesse d'un dévouement sans bornes.

— Cependant, insinua doucement le second Figaro, votre barbe...

— Ma barbe ? interrogea le candidat.

— Oui, votre barbe est trop correcte, trop bien peignée, trop régulièrement coupée... Elle vous portera malheur ; nous n'aimons pas une telle régularité ici.

— Mais c'est votre collègue qui vient de me la faire ! exclama Marius Carragoul.

— Je le vois bien, répondit ironiquement le barbier ; je reconnais son coup de ciseau et sa régularité ridicule. Allons ! croyez-moi, mettez-vous là, et laissez-moi réparer sa maladresse.

Le candidat essaya de protester.

— C'est bien, déclara le barbier ; si vous refusez, je ne réponds plus du vote de mes amis.

Il fallut en passer par là. Au bout d'un quart d'heure, Marius sortait, mais il découvrit que, si sa barbe avait reconquis son air indépendant, en revanche, elle était diminuée de moitié. Cette constatation lui fit de la peine.

Bientôt il se trouva aux prises avec un nouveau barbier : mêmes dis-

cours, mêmes promesses, mais aussi, hélas ! même allusion à sa barbe ! Celui-ci affirma qu'elle était trop en pointe pour plaire à ses amis ; Marius Carragoul dut consentir à ce qu'il la lui taillât en éventail.

Chez le quatrième barbier, on la jugea trop en éventail ; il fallait la tailler en pointe, afin de lui donner cet air militaire qui est aujourd'hui préféré partout.

Ces scènes se répétèrent jusqu'au soir. Comme il y avait dans la ville dix-sept perruquiers, Marius Carragoul sortit des mains du dernier entièrement rasé, d'une oreille à l'autre ; il avait le menton bleu d'un vieux comédien sur le retour, et son rire, autrefois si bien encadré, paraissait maintenant idiot. Mais il était sûr d'obtenir l'unanimité !

Hélas ! oui, l'unanimité ! Le soir, à la réunion publique, il fut bafoué ; lorsqu'on le vit apparaître à la tribune, glabre comme un chantre de la chapelle Sixtine, des cris partirent de tous les points de la salle ; on le hua en lui demandant où il avait perdu sa barbe, et lorsqu'il entra dans sa propre ville, le lendemain, ses concitoyens, conduits par ses anciens amis, comité électoral en tête, vinrent le conspuer à la gare.

En quarante-huit heures, le bruit se répandit dans tout le département que Marius Carragoul avait été rasé par les barbiers du chef-lieu ; son propre journal le baptisa : *Samson candidat*, et, le jour du scrutin, l'infortuné n'eut qu'une seule voix, la sienne.

Il avait été lâché même par les auteurs responsables de sa mésaventure. »

Grands magasins.

Plusieurs de nos lectrices ont sans doute visité quelques-uns de ces grands magasins de Paris, où l'on peut non seulement s'habiller de pied en cape, mais où l'on trouve toutes les marchandises imaginables ; — plusieurs aussi ne les connaissent que d'ouï-dire. Quoi qu'il en soit, mesdames, nous avons la persuasion que vous lirez, les unes et les autres, avec un égal intérêt, la spirituelle description qu'en fait M^{me} Jeanne D'Illiers, de la *Famille*. — Nous abrégeons quelque peu, vu l'exiguïté de notre feuille :

Je hais ces grands bazars créés par l'industrie moderne, où, du matin au soir roule et circule à flots la foule bariolée des acheteuses, où l'on se pousse, où l'on se presse, où l'on s'étouffe, où l'on a tant de peine à se faire servir. Je leur préfère de beaucoup les modestes boutiques d'autrefois, où les fournisseurs

empressés et polis se précipitaient au-devant de vous dès votre entrée :

— Bonjour, madame... Comment allez-vous, madame ? Qu'y a-t-il pour votre service ?...

En ces temps-là on avait encore ses fournisseurs. Avait-on besoin d'un chapeau ?... On allait chez sa modiste. D'une robe ? chez sa couturière. D'une paire de bottines ? chez son cordonnier. De menus objets de toilette ?... chez son coiffeur, etc.

Et partout c'était le même accueil empressé. On s'asseyait, on s'installait dans le magasin, et l'on s'évertuait à vous montrer les échantillons, à déplier les étoffes sur le comptoir, à vous faire l'article.

— Voyez, madame, c'est tout ce qu'il y a de beau et de solide, je puis vous garantir que vous serez satisfaite, etc., etc.

On faisait ainsi tranquillement son choix. Aujourd'hui, les temps sont bien changés ; personne n'a plus ses fournisseurs. Les *Grands magasins* suffisent à tout. Mais pour parvenir seulement jusqu'aux abords de ceux-ci, il faut des prodiges de ruse et d'adresse ; car c'est de toutes parts un encombrement terrible, incessant, inextricable de véhicules et de piétons.

Au milieu de ces mille écueils, vous gagnez péniblement le trottoir en jouant des coudes dans la cohue grouillante des flâneurs, des promeneurs et des employés préposés à la surveillance des étalages extérieurs.

Continuellement, sous une poussée formidable, la foule jaillit des portes des *Grands magasins*, la foule hétéroclite, bigarrée, chargée de paquets... Vous remontez le courant avec héroïsme, et vous pénétrez dans le sanctuaire.

Voici, comme à l'étalage extérieur, des étoffes variées, toujours des étoffes, des coupons, des rubans, des imitations de dentelles... Plus loin, des meubles, lits, armoires, tables, buffets, tapis étendus à terre ou pendant du plafond jusqu'au sol... Des manteaux et des confections ; des chapeaux grands et petits, depuis le crâne chapeau mousquetaire jusqu'aux minuscules chapeaux fermés, jusqu'à la toque à visière démesurée que les bizarreries de la mode infligent cet hiver à nos élégantes...

Voici les rayons de lingerie, de cordonnerie, de maroquinerie, les sacs et les nécessaires de voyage... Puis la parfumerie avec ses petites boîtes, ses porcelaines et ses fioles étiquetées, ses sachets de musc, d'iris, de violette, d'opoponax...

Et ce n'est pas tout. Il y a le rayon des jouets avec ses poupées et ses polichinelles, ses boîtes de soldats de plomb ; le rayon des livres d'étrennes ; le rayon des partitions de musique.

J'en ai passé : mais il y a de tout dans les *Grands magasins* ; on y trouve au taux les plus modérés tous les objets nécessaires à la vie physique et intellectuelle... si bien qu'on y peut entrer nu et en sortir habillé des pieds à la tête, avec un mobilier complet et une bibliothèque littéraire et musicale !

Où, mais au prix de quels efforts ?... Avant de découvrir l'article que vous

cherchez, que de pas et que de contre-marches ?

— Les gants, je vous prie, Monsieur ?...

— Au fond du couloir, à droite.

Vous arrivez au fond du couloir : c'est le rayon de poterie — porcelaines et faïences.

— S'il vous plaît, Monsieur, les gants ?...

— Ce n'est pas ici, Madame.

— Je le vois bien. Mais où est-ce ?

— Au bout de la galerie, à gauche.

Vous parvenez au bout de la galerie : ce sont les chaussures. Il y a déjà progrès.

— Pardon, Monsieur, les gants, je vous prie ?...

— Les gants ?... Voyez, Madame : tout droit, au fond du couloir... et vous montez un étage.

Vous vous rendez au fond du couloir indiqué, et... vous ne trouvez pas d'escalier.

— Pardon... pour monter au premier, Monsieur ?...

— Par ici, Madame... vous faites le tour, l'escalier est au milieu.

Au premier étage, la petite comédie recommence : au bout d'une heure et demie, harassée de fatigue, vous vous trouvez en face du comptoir de ganterie.

Devant, toutes les chaises sont occupées ; et debout, vous attendez votre tour un bon quart-d'heure.

Les employés, qui ne vous connaissent point, se soucient de vous comme un brochet d'une calville, et vous laissent vous morfondre à loisir.

Quand vous êtes enfin servie, vous recommencez à travers les escaliers, les ascenseurs et les couloirs votre interminable promenade, escortée d'un commis qui vous accompagne à la caisse.

Là, pour payer, nouvelle halte : les employés crient, et les caissiers répètent décilement, comme des échos fidèles :

— Un pantalon de couteil rayé à 4 fr. 95...

Une paire de bretelles à 1 fr. 95...

Une paire de bottines claquées veau à 14 fr. 95... Un chapeau à 9 fr. 95... C'est tout !

Suivent des énumérations sans nombre, pendant lesquelles vous songez à autre chose.

— Une paire de gants à 2 fr. 95... C'est tout !

Vous ne répondez pas, votre pensée étant ailleurs. Une voix furibonde vous rappelle à la réalité !

— C'est à vous, madame !

— Ah ! oui, c'est à moi...

Et vous payez... Bon ! On vous remet un énorme paquet destiné à votre voisine.

— Mais ce n'est pas cela, monsieur, j'ai acheté des gants...

Au bout d'une demi-heure de recherches, vous entrez en possession de votre modeste achat, et vous gagnez péniblement la sortie.

Il pleut. Vous manquez de vous faire écraser dix fois, en traversant la chaussée.

Tous les omnibus sont pleins. A la station, vous en voyez passer successivement quatre ou cinq complets à l'intérieur : Impériale à volonté ! » crie le conducteur d'un ton goguenard.

En désespoir de cause, vous prenez une voiture, et vous rentrez chez vous passé l'heure du dîner, avec une courba-

ture parfaite, et un rhume qui vous forcera de garder la chambre quinze jours durant...

Ah ! elle vous aura coûté cher, votre paire de gants à 2 fr. 95 !...

Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore, j'e hais ces grands bazars créés par l'industrie moderne, et dont le moindre défaut est d'avoir ruiné, détruit, anéanti le petit commerce.

Onna bouna farça.

Se cauquon a z'ão z'u età attrapà ao tot fin, et qu'a du djurà ein de-dein, c'est bin noutron vesin Manuet, qu'on lài dit Medze-niyn, on coo tant pegnetta et tant rance, que ne s'accordè pas pi la vià, kà on dit mèmeint que medzè dào niyn po son soupà, que l'est po cein qu'on lài a bailli cé sobriquet. Vo peinsà don bin que lo gaillà n'est pas foo po bailli ài pourro et que por li la mounia est lo pe gros.

On dzo que sè trovàvè tsi lo syndiquo, qu'est tot lo contréro, kà l'est tant charitablio que sè dévitérà prào po on pourro, on bràvo vilhio, qu'avai fauta, vègnai sé recoumandà po avai cauquies centimes po s'atsetà dào lacé. Lo syndiquo, qu'avai lo tieu su la man, soo dè son porta-mounia onna pice dè cinq francs et fà : tant pi ! n'é rein dè mounia, teni !

— L'est trào, l'est trào ! lài fà Medze-niyn à l'orolhie, on franc sarai bin prào.

— Ein ài-vo ion su vo ? lài fà lo syndiquo, que ne baillà pas la pice dè cinq francs.

— Oi, repond l'autro, ein saillèint sa borsa, po prêtà cé franc ao syndiquo, lo vouaiquie !

— Ah bon ! repond lo bravo président municipau. Et ye met lo franc à Medze-niyn su sa pice, baillè lè 6 franc ao pourro et lài fà :

— Remachà assebin l'ami Manuet que vao bin vo bailli oquie assebin !...

Ma fà lo tor etài fé. Lo pourro etài conteint, lo syndiquo risai dein sa barba. mà po Medze-niyn, ne dit rein ; mà peinsà tant mé.

Origine de l'expression :

Avoir deux cordes à son arc.

Cette expression s'emploie lorsqu'on veut désigner une personne ayant des capacités, des aptitudes spéciales qui lui permettent d'embrasser indifféremment telle ou telle profession ou de faire plusieurs métiers. On dit alors : « Si elle ne réussit pas d'un côté, elle aura plus de chance d'un autre ; elle a deux cordes à son arc. »

Cette expression date du règne de

Charlemagne. Avant cette époque, la plupart des archers n'avaient qu'une corde à leur arc, de sorte que, lorsque cette corde se rompait, ils se trouvaient désarmés.

Charlemagne comprit la nécessité de remédier à cet inconvénient. Dans une ordonnance de 813, il recommande que « ses soldats soient convenablement armés : à savoir, les uns de la lance et du bouclier, les autres de l'arc avec deux cordes. »

De cette manière, en cas d'accident, les archers n'étaient pas pris au dépourvu. Il en est de même pour les personnes qui ont le privilège de pouvoir entreprendre successivement plusieurs choses différentes.

Au lieu de *deux cordes à son arc*, on dit souvent aussi : *Avoir plusieurs cordes à son arc.*

Dai grantès rioutès.

Après la crévaison dè l'étang dè pè Sondzi, stu àoton passà, iò y'a z'u tant dè mau, que y'avai rudo grand teimps qu'on n'avai pas vu on cas d'ovailles asse épouaireint et asse tristo, on bràvo citoyein dè pè su lè monts qu'etài z'u cein vairè lè dzo d'après, sè reintornavè tot eincousenà po cliào dzeins dè pè Metru, et on lài arai bailli po rein la pe balla mairon dè per lé, que diabe lo pas l'arai volliu lài demàorà.

— Vaidè-vo ! se fasai à la fordze lo eindéman, ein alleint fèrè rasseri on cro, cein n'est pas fini, et cliào pourrès dzeins ont dû attatsi lè maisons po ne pàs que le véléyont ao que le ribliéyont dein lo lè ; le sont totès appondiès avoué dai grantès rioutès ein fi d'artsau, et l'ont plantà ao bord dè la route dai pecheints pau po tot cein rateni.

— Caise-tè fou ! lài fà ion dè cliào que l'attiutavont, l'est 'na gougne qu'on t'a fé encrairè ?

— Oh ! n'ia pas dè fou que lài fassè ! y'é cein vu dè mè proupro ge, et va lài pi vairè ! c'est dào fi d'artsau asse épais qu'on cordé à buia.

Lo benet avai vu ell'espèce dè télégraphe que fà marsi cé nové tsemin dè fai sein tsemenà que l'ont per lé, et l'avai prai cein po dai rioutès que lhivont lè maisons.

Aujourd'hui et jadis.

Est-il permis d'avoir une attitude inconvenante à l'Eglise ?

En 1886, le nommé L. H., de Schübelbach, canton de Schwytz, s'était permis de lire ostensiblement les journaux pendant le sermon, un jour de fête. Condamné à l'amende pour avoir causé du scandale, il recourut